

Les vendeurs de rue londoniens

Auteure : Leboissetier Léa

Catégorie : Figures

Tags : Mobilité et migration

Tags temporels : XIX^e-XX^e s

Tag géographique : Angleterre-Londres

Renvois :

Images



Source: THOMSON & SMITH (1877), *Street Life in London*, **Image:** LSE Library, Londres, SR 1146



Tufts Digital Library. 'Coster girl', par H.G Hine and E. Whimpers, image issue de MAYHEW (1851), *London Labour and the London Poor*. Londres, Charles Griffin and

Company. D'après un daguerreotype de Beard. (https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Coster-girl_by_H.G_Hine_and_E._Whimpers.jpg)

La vente de rue est souvent associée aux représentations folkloriques des petits métiers urbains. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, elle est au centre de la tradition littéraire des “Cris” de Londres (Taverner, 2023). Au XX^e siècle, la figure du *coster* (vendeur des quatre saisons) londonien est mise en scène dans la “Lambeth Walk”, chanson/danse à succès des années 1930 faisant référence à la culture populaire cockney (Mak, 2017). Tout comme leurs homologues français, les vendeurs de rue londoniens ont également été les sujets de nombreuses campagnes photographiques au tournant du siècle (Rennes, 2022).

Loin de ces représentations pittoresques, de nombreux ouvrages récents ont montré le dynamisme durable de la vente de rue londonienne : du XVII^e siècle au XX^e siècle, elle est un mode de distribution crucial dans la capitale. Loin d’être éclipsée par les magasins sédentaires ou marginalisée par les opérations de planification urbaine, la vente de rue est stimulée par la croissance du nombre d’habitants dans le Londres du XIX^e siècle. À l’ère victorienne, elle comble le vide créé par la rareté des marchés officiels de vente au détail (Kelley, 2019). En 1900, les 6,5 millions de vendeurs de rue de la capitale permettent aux consommateurs d’acheter, à bas prix, des produits de toutes sortes : articles d’épicerie aux plats préparés ; des biens de consommation comme des jouets, des bijoux, des imprimés, ou paillassons ; des ressources comme le bois de chauffe ou le charbon. Leurs biens peu onéreux (et parfois de piètre qualité ou de seconde main) sont prisés des classes populaires : travailleurs et travailleuses prennent souvent leur pause déjeuner à l’extérieur, et font leurs courses hebdomadaires dans les marchés de rue du samedi soir. Les colporteurs ont cependant aussi des clients plus aisés, qui leur achètent régulièrement des friandises ou des huîtres.

Les vendeurs de rue suscitent l’intérêt des observateurs sociaux dès le milieu du XIX^e siècle. Dans les années 1840, ils sont au centre des recherches de Henry Mayhew, qui enquête sur le travail et la pauvreté à Londres. Dans les années 1900, c’est au tour de Charles Booth de classer ces colporteurs en bas de la hiérarchie sociale londonienne. S’ils sont souvent associés aux populations des *slums* et des quartiers pauvres, les vendeurs de rue sont cependant un groupe hétérogène. Certains, vendant des lacets ou quelques allumettes, sont à la limite de la mendicité. D’autres vivent bien de leur activité, et tentent d’attirer le regard de clients potentiels avec des lampes naphtha ou des chariots colorés. Le métier, bien que particulièrement masculin au XIX^e siècle, rassemble aussi des femmes qui s’adonnent par exemple à la vente de fleurs ou de poissons. Enfin, l’informalité de la profession attire également les nouveaux venus et les migrants internationaux, qui peuvent espérer tirer profit de la vente de produits exotiques. À la fin du XIX^e siècle, de nombreux migrants juifs de l’*East End* vendent ainsi des étoffes peu onéreuses, et des colporteurs venus du sous-continent indien des écharpes de soie ou du toffee (Holland, 2019).

Les autorités municipales, comme le *London City Council*, cherchent à la fin du XIX^e à étudier la vente de rue afin de mieux la contrôler. Au tournant du siècle, alors que le trafic se densifie en ville, certains accusent les vendeurs de bloquer les rues, de générer des quantités importantes de déchets et, dans les banlieues cossues, de déranger les riverains avec leurs fameux “cris”. Cependant, nombre de clients s’opposent à l’application de règles trop strictes, soulignant le caractère ancestral de l’activité et son utilité pour les plus démunis. La profession est ainsi marquée par une informalité tenace : si des règles viennent graduellement encadrer le travail des enfants et réguler les obstructions créées par

les étals des vendeurs, il faut attendre les années 1920, et, pour la vente itinérante, l'après-guerre, avant qu'un permis soit requis pour exercer cette activité.

Suggestion iconographique/source :

- THOMSON, John & SMITH, Adolphe (1877), *Street Life in London*, **Image:** LSE Library, Londres, SR 1146 https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Beer_Makers.jpg.
- MAYHEW, Henry (1851), *London Labour and the London Poor*. Londres, Charles Griffin and Company.

Bibliographie :

- HOLLAND, David (2019), "Toffee Men, Travelling Drapers and Black-Market Perfumers—South Asian Networks of Petty Trade in Early Twentieth Century Britain." *Twentieth Century British History* 30, no. 2, 145–73.
- KELLEY, Victoria (2019), *Cheap Street: London's Street Markets and the Culture of Informality, 1850-1939*, Manchester, Manchester University Press.
- MAK, Ariane (2017), "Danser la Lambeth Walk ou les formes de folklorisation de la culture cockney: Étude et revisite de l'enquête du *Mass Observation*." *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 35, 117-158.
- RENNES, Juliette (2022), *Métiers de rue. Observer le travail et le genre à Paris en 1900*, Paris, Éditions de l'EHESS.
- TAVERNER, Charlie (2023), *Street Food: Hawkers and the History of London*, Oxford, Oxford University Press.